

Le mendiant

roman de Jules Mary

JULES MARY

QUATRIÈME PARTIE

SIMONE DE BEAUCHAMP

Montaignon retourna à l'hôtel retrouver

— En bien ? lui demanda celui-ci.

— Tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

— Et tu reviens d'un voyage, n'est-ce pas ?

— Non, mais j'ai vu de bien belles choses.

rend Simpson, le suicide d'Anspach.

Georges regarda fixement Montaignon.

Celui-ci répondit :

— Nous avons eu de la chance, voilà tout.

— Partons immédiatement à la recherche de ton mari.

— Il n'y a rien de New-York par le premier bateau en partance et les dix-huit mille francs envoyés par Renaud.

XX

Après le départ de Jacques de Beau-

champ pour l'armée, Renaud, en son

voiture, s'en alla vers Blanches au

Palais des Roses. Tous deux, attirés par

les nouvelles des désastres de la funeste

guerre, rêvaient silencieusement. Dans l'hor-

rible tourment débattus par la France,

ce jeune homme que Renaud n'avait en

le temps que de voir et d'aimer.

Ainsi pensait Renaud de Percheron.

Blanches, continuellement, pensait à

son enfant, à son Georges. Etait-il soldat,

était-il officier ? Avait-il échappé à l'horrible

bonheur dont les récits la faisaient fré-

mirer ? Et Georges qui prétendait être sur

le plateau de Georges, pourquoi n'avait-on

pas de ses nouvelles ? Une fois de plus,

il avait maugré. Le malheur n'avait eu

rien d'absolu, car on prétendait en avoir

des nouvelles, que de sa femme et de

son argent. Elle se reprochait d'avoir pu

espérer qu'une parole de vérité pouvait

sortir des lèvres de cet infâme !

Dans le courant d'octobre, Renaud et

Blanches regardent de New-York le télé-

gramme de Gaston. Il fut frappé de

stupéfaction.

Georges disait-il donc vrai ? Les recher-

ches dont il avait parlé, les faisaient-ils

réellement ? Encore une fois, Blanches le

dit à son mari :

— Oui, c'est possible. N'ayant pu te

révéler l'existence, mon cher Renaud, il

songe à profiter de la fortune en simulant

le dévouement.

Il sait que s'il retrouve notre Georges,

il sera riche de ses dons... Il s'occupait

généraliste.

— Peut-être n'est-il fait le calcul, répon-

dit Renaud. Ne déconcernez pas ce misé-

rabile.

— Il n'envoie, ainsi qu'on l'a vu, vingt

mille francs à son indigne frère.

— Un mois après, Gaston et Montaignon

se présentent au Palais des Roses.

Gaston paraissait ému, Montaignon joyeux.

— Une bonne nouvelle... Nous ton-

abonne le but ! s'écria-t-il en entrant.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

demanda Blanches d'un ton glacé.

Montaignon s'inclina devant elle :

— Pardonnez-moi, madame, mais, ma-

is, la joie que Gaston et moi ressentons de

la réussite de nos nobles projets de mon-

de votre bien-être, projets auxquels je

me suis associé.

— Vous avez réussi ? s'écria Blanches.

— Vous avez vu mon Georges ?

— Nous avons retrouvé son ravisseur.

— Nous avons obtenu de lui l'aveu de son

crime... Ce misérable, au moment de

mourir, s'est repenti... Il a tout avoué,

mais, pardonnez-moi... l'émotion. Gas-

ton vous dira mieux que moi ce qui s'est

passé.

— Paris, Gaston, Paris, je vous en

parle !

— Et Renaud, tremblant, fut sur le point

de sortir les mains de Gaston. Celui-ci

lira de son portefeuille un papier, le

lendit à Renaud qui disait d'une voix

étouffée :

— Tout à l'heure, je vous expliquerai...

Je ne puis en ce moment...

— Les misérables simulaient à s'y méprendre

l'indifférence. Il portait avec un sort

d'égarement joyeux son mouchoir à ses

yeux. Renaud lut les mots tracés par

Anspach et pâli. Il ne pouvait parler,

répondre à Blanches, tant il se sentait

oppressé de bonheur. Elle prit d'une main

tremblante la confession d'Anspach, la lut

un seul coup d'œil, poussa un cri et,

joignant les mains :

— Je reverrai mon enfant, mon Geor-

ge !

— Elle se jeta dans les bras de son mari

et resta longtemps la tête appuyée sur

son épaule. Gaston et Montaignon demeu-

rèrent silencieux. Soudain, Blanches tou-

ra vers son beau-frère son visage rayon-

nant :

— Ainsi, Gaston, c'est réel, vous me

rendrez mon Georges ?

— Avec l'aide de Dieu, répondit hypo-

critiquement le misérable, avec l'aide de

Dieu et de mon cher Montaignon, je vous

le rendrai, Blanches.

— Non, allons partir immédiatement

pour Spa, expliqua Montaignon ; je ré-

munerai ciel et terre pour retrouver cette

madame de Lintères et, bien que les tou-

jours années se soient écoulées, grâce à

mes relations, j'y arriverai.

— Et vous faites cela, monsieur, et vous

retournez mon enfant, je...

Blanches, toute pâle, s'étrangla ; elle

avait ajouté : « je vous pardonnerai si vous

crimes passés, je vous donnerai à l'ins-

tant dans la fortune que vous convoitiez.

Renaud devint la pensée de sa femme et

reprit aussitôt :

— Gaston, parties, n'épargnez rien ; ma

bourse est la vôtre. Parties, monsieur de

Montaignon ; je saurai vous récompenser.

— Oui, il n'est que de partir tout de

suite ; mais, les fonds que vous aviez mis

à la disposition de Gaston...

— Ces fonds ont été employés par

vous, monsieur de Montaignon ? Qu'a

cela de hienne.

— Il se dirigea vers un coffre-fort, en tira

des liasses de billets de banque et les re-

présenta à Gaston :

— Voici cinquante mille francs, Gas-

ton. Parties, ne restez pas une minute.

— Ma vie sera désormais consacrée à

ce but unique : retrouver l'enfant qui vous

a été volé, mon frère, répondit Gaston en

embrassant les cinquante mille francs

dans ses poches.

— Il ne faut partir, partir tout de

suite, de Montaignon fébrilement ; les cin-

quante mille francs que portait Gaston lui

disaient son sang-froid habituel.

— Donnez-nous des nouvelles aussitôt

que possible, messieurs, supplia Blanches.

— Ma chère Blanches, un premier ren-

seignement obtenu, si minime soit-il, je

vous ferai. Mon cher Renaud, je

voudrais au courant de tout ce qui

viendra.

— C'est cela, Gaston ; je compte sur

vos paroles.

— Et sur la mienne vous pouvez

comptez également sur moi, mon

ami de Montaignon.

Les deux compagnons partirent en bran-

quant les adieux, n'oubliant plus

qu'ils étaient les fortune qu'ils

avaient les effluents. Ils allèrent à

Paris, ils l'avaient dit, envoyèrent

certain nombre de lettres dans lesquelles

ils indiquaient de nouvelles pistes à

suivre.

Enfin, ils écrivirent à Renaud que ma-

dame de Lintères habitait Paris.

— A-t-elle pu le quitter avant l'invo-

lution ? Il leur avait été impossible de

le savoir exactement. Ils allaient tenter

de pénétrer dans la capitale, et y conti-

nuer leurs recherches. C'est Montaignon

qui avait agité cette idée à Gaston.

— Cela a quelque chose d'héroïque, de

chevaleresque, avait-il dit à son complice.

De plus, cela nous fera gagner du temps.

Pour le moment, les secours d'argent

de Renaud ne leur étaient pas indispen-

sables ; par hasard, ils avaient gagné

cent mille francs à Spa en jouant à bac-

cars et à la roulette.

— La reine nous est revenue, affirma

Montaignon ; partons à Londres ; je suis

mais dans des maisons où l'on peut gagner une

fortune en une nuit.

(A suivre.)

Tous les Vices du Sang guéris radicalement par le célèbre DÉPURATIF MEXICAIN du Dr JACKSON et par la POMMADE JACKSON

Le DÉPURATIF JACKSON est toléré par les estomacs les plus délicats. Il guérit très rapidement Dartres, Eczéma, Ulcères varicelleux, Syphilis de la Barbe, Impétigo, Glandes, Clous, Furoncles, Tumeurs, Acné, Croûtes de Lait, Herpès, Démangeaisons. Préviens la Congestion, l'Apoplexie, Douleurs de Reins, de Vessie, Névralgie rhumatismale, Rhumatismes, Sciatique et toutes Maladies provenant de l'inflammation du sang.

SEUL le Dépuratif Jackson réussit TOUJOURS sans nullement fatiguer l'organisme.

Bien adresser : PHARMACIE COUVREUR, 22, RUE NEUVE, ROUBAIX... Dépôt : Ph. Bruneau, à Tourcoing ; Ph. Mercier, à Wattrelos ; Ph. Verdier, à Dajardin, à Lannoy ; Ph. Fonder, à Manscreon.

ANNONCES LÉGALES

VENTES DIVERSES

Cabinet de M. G. PETIT LIQUIDATEUR 134, rue Nationale, 134 LILLE

Par convention en date du 10 Mars 1908, Madame Veuve LORTHOIX a cédé à Monsieur Louis BRAUT ses fonds de commerce de papeterie, papiers, etc.

50 OCCASIONS depuis 20 fr. Rue de Bellevue, 43, LILLE

MACHINES À VAPEUR neuves à vendre dans les meilleures conditions et garanties

MM. Masuro-Dellon fils 18, Rue de Moulin A TOURCOING

Bouteilles d'occasion Articles de Vases et Boîtes 13, r. Bas-de-Wedde, Lille

CESSIONS Cabinet de M. G. PETIT LIQUIDATE